

## **Le jour où je suis devenu historial**

François VEZIN\*

*En raison du double sens du mot histoire, les traducteurs de Heidegger ont l'habitude de distinguer par deux adjectifs différents ce qui est historial (ce qui arrive, l'événement qui nous arrive dessus) de ce qui est historique (ce qui relève de la science historique).*

En juin 1940, mon père, mobilisé depuis septembre 1939, est à la guerre. Avec ma mère, mon frère aîné et mon plus jeune frère, né deux mois plus tôt à Alençon, nous nous trouvons depuis quelque temps en pleine campagne chez le frère de mon père et sa femme qui habitent avec leurs quatre enfants et une grand-mère à *La Vienne*, leur propriété située au Grand-Pressigny. Par le temps qui court, *La Vienne* est surpeuplée ; elle héberge de vingt à trente personnes qui s'y sont réfugiées, mémorable cohabitation due aux péripéties de la débâcle et à la généreuse hospitalité de ma tante. Jonchée de matelas posés à même le sol, la salle de billard est devenue un grand dortoir. C'est là que nous logeons. Plusieurs sœurs de ma mère, venues avec nous, y dorment également. De Paris, que nous avons quitté pour Alençon dès septembre 1939, je n'ai alors aucun souvenir. J'ai trois ans, je fais partie de la dizaine d'enfants que comporte la maisonnée. Frères, sœurs, cousins, cousines, nous menons dans cette demeure familiale entourée d'un vaste parc une joyeuse vie d'enfants « en vacances ». Les filles jouent à la poupée, les garçons jouent aux soldats ; sous un grand cèdre, il y a un portique avec une balançoire.

Pour arriver à *La Vienne*, il faut quitter la petite route qui va du Grand-Pressigny à Barrou, tourner à gauche dans une longue allée, sorte de corridor bordé de platanes et de tilleuls. Après avoir fait deux cents mètres, il faut tourner encore à gauche et prendre un autre corridor, identique au précédent, qu'on appelle « l'avenue ». Au bout de deux cent cinquante mètres, on parvient à une vaste pelouse, de forme vaguement triangulaire, qui descend en pente. L'avenue s'ouvre alors en fourche et l'on gagne *La Vienne* en descendant l'une des deux allées contournant cette pelouse.

Le 16 juin (date incertaine -il pourrait s'agir du premier juillet-), vers la fin de l'après-midi, des camions allemands (deux ?) pleins de soldats font leur apparition en provenance de l'avenue et arrivent à *La Vienne*. L'un d'eux vient se garer dans l'espace de renforcement qui se trouve devant la salle-à-manger. On sent quelque chose dans l'air, une tension peu commune au milieu de laquelle une voix bien connue (laquelle ? probablement celle de mon oncle) lance ces ordres dramatiques : « Les enfants, tous au premier étage ! Défense absolue de descendre au rez-de-chaussée ! ». Toute la ribambelle grimpe l'escalier sans perdre un quart de seconde. Mais, du palier et du couloir du premier étage, on sent bien qu'il y a en bas une animation anormale, des allées et venues, des discussions. Nous ne bougeons guère. Au bout d'un certain temps, nous sommes trois ou quatre à nous asseoir sur les premières marches de l'escalier d'où, sans enfreindre l'interdiction de descendre au rez-de-chaussée, la vue plonge et permet de voir par une fenêtre ce qui se passe à l'extérieur. Des soldats allemands, descendus du camion face à la salle-à-manger, vont et viennent (n'alliaient-ils pas prendre de l'eau au puits ?). De mon petit poste d'observation, je remarque surtout à un mètre du camion le tricycle de ma cousine Nicole qu'on a oublié là. Je ne le quitte plus des yeux, persuadé que ces soldats ennemis vont le voler d'un instant à l'autre ou le casser en mille morceaux. Il faudrait aller le récupérer d'urgence mais l'interdiction de descendre au rez-de-chaussée est absolue. Cette impuissance a quelque chose d'effrayant. Les grandes personnes, dont on entend vaguement les conversations dans la cuisine, semblent ne se douter de rien. À quoi pensent-elles donc ?

Plus tard, des années plus tard, on m'a expliqué que les Allemands étaient venus demander des chambres pour que des officiers puissent y passer la nuit. L'affaire est bientôt conclue et ce jour sera

---

\* Membre de l'Académie de Touraine.

d'ailleurs, si je ne me trompe, le seul de toute la guerre où l'on ait vu à *La Vienne* des Allemands de l'armée d'occupation, alors que, rentrés à Paris, on en verra chaque jour dans les rues.

Où ont-ils dormi au juste ? Je n'en ai évidemment rien su à l'époque. Qu'ont-ils fait pendant leur très bref passage ? Rien que d'ordinaire car la légende familiale, avec ses innombrables anecdotes de guerre, n'a retenu aucun détail particulier. Ces officiers, qui ne vont pas rester plus d'une nuit, ont donc été « korrekt ». Tout ce que je sais, c'est que madame T., une amie de la famille que l'exode avait rabattue sur *La Vienne* et qui n'en menait sans doute pas large, s'est proposée pour leur faire du café (il y avait donc encore du café ?). Bruit du moulin à café qui tourne dans la cuisine. Ma mère assiste à la scène avec une muette indignation. Jamais elle ne lui pardonnera cet acte de « collaboration ». Que de fois je l'ai entendue en parler dans les années suivantes !

\* \* \*

*Was geschehen ist.* Ce qui s'est passé. Ceci n'est pas un souvenir car je n'ai appris l'allemand que beaucoup, beaucoup d'années après. Mais le lendemain (à moins que ce ne soit le surlendemain), je suis allé sur mes petites jambes de trois ans jusqu'en haut de la pelouse, face à l'entrée de l'avenue, et là, j'ai pu constater les dégâts. Il y a, en effet, à cette hauteur un massif de fleurs (n'étaient-ce pas des pivoines ?) que protégeait une petite clôture en grillage qu'il nous était strictement interdit de franchir dans nos jeux. Lorsque le premier camion a débouché de l'avenue, il n'a pas tout de suite compris qu'il fallait obliquer pour contourner la pelouse et il est légèrement sorti de l'allée. L'herbe en porte une assez forte empreinte. Il y a plus. Au passage, une des roues a empiété sur le massif de fleurs et a écrasé une partie du petit grillage. Celui-ci ne barre donc plus l'accès à la zone défendue. Chiffonné et aplati, plaqué au sol avec lequel il se confond presque, il est à peine reconnaissable. Je me rends compte qu'il s'est passé là quelque chose d'extrêmement grave. Je n'ai évidemment encore aucun mot pour le dire mais mon sentiment très net est celui de *l'invasion*.

Mars 2020